

CLIMAT DU CANADA—NOEL ET JOUR DE L'AN.



Achat d'étrennes sous difficultés.

LA SEMAINE A PARIS.

LA CHANSON POLITIQUE.—MAZARIN, MIRABEAU, GODEFROY, NAPOLEON LE PETIT, GREY.



ENDANT l'année qu'on vient de traverser, les boulevards et les places ont retenti de cris bizarres lancés d'une voix sépulcrale, où il était sur-tout question d'un gendre faisant le malheur de son beau-père. Toute une floraison de chansons, généralement stupides, a poussé en quelques jours sur l'asphalte parisien. Hélas ! il faut le reconnaître, la Chanson française, cette tradition et cette gloire, a été au-dessous de tout en cette circonstance. Ni esprit, ni finesse, ni satire élégante, ni mordante critique même ne se trouvent dans ces couplets minis et plats, fabriqués pour exploiter la sottise passante et non pour mettre en vaudeville ces histoires contemporaines qui seront malheureusement plus tard l'histoire de France.

Jamais l'esprit n'a moins couru les rues que ces temps-ci. Assurément, la plupart des chansons politiques d'autrefois ne brillent ni par l'esprit fin ni par la force satirique, mais encore ses auteurs se donnaient-ils la peine de coudre quelques jades à leurs rimes. Pour conspuer le Mazarin à son avènement, on chantait :

On dit que le feu cardinal
Voulut montrer à cet empire
Que, s'il avait fait bien du mal
Un autre pouvait faire pire :
Il choisit donc, à cet fin,
Pour son successeur, Mazarin.

Ce qui n'était juste ni pour Richelieu, ni pour Mazarin, mais la pointe était vive. Sous la Régence, les vers enfilés de Lagrange-Chancel contre Philippe d'Orléans, sous Louis XV, les couplets contre les amours successives du roi bien-aimé, la *Belle Bourbonnaise*, qui était si bien à l'aise, et cent autres refrains de carrefours ou de ruelles avaient encore quelques paillettes d'esprit, quelques lambeaux de sens commun. Sous la Révolution même les *Actes des apôtres* contiennent une raillerie passionnée, mais souvent spirituelle des hommes et des choses de l'ordre nouveau.

Sur l'air de *Calpigi*, on chantonnait ainsi Mirabeau :

Je suis né natif de Provence ;
Sur ma mine on jugea d'avance
Que je ne ferais rien de beau.
Bientôt on vit mon savoir-faire.
Et l'on redouta ma colère.
Je fus plus craint que le bourreau...
Oh ! bravo caro Mirabeau !...

Sous Napoléon, la chanson se tût. Les canons avaient seuls la parole, et ce les refrains se mêlaient, à travers l'Europe en flammes, de cris de victoires et de plaintes des mourants. Toutefois on chantonnait encore, discrètement, prudemment, et l'on murmurait ce quatrain célébrant l'omnipotence impériale et la complaisance du critique Geoffroy :

Si l'empereur faisait un p....
Geoffroy dirait qu'il sent la rose
Et le Sénat, par un décret,
Approuverait la chose.

Sous la Restauration, sous Louis-Philippe, la chanson politique atteignit avec Béranger son apogée. Naturellement, sous le second empire, la tribune étant muette, la presse baillonnée, la chanson dut imiter Conrart. Cependant elle jeta encore, à travers la Manche, un éclatant appel à la pitié, à la justice, à l'indignation. Victor Hugo ne dédaigna pas d'introduire la chanson dans quelques pages de ses prodigieux *Châtiments* :

Quand il tomba, lâchant le monde,
L'immense mer
Ouvrit à sa chute profonde
Le gouffre amer.
Il s'y plongea, sinistre archange,
Et s'engloutit.
Toi, tu périras dans la fange,
Petit, petit.

Dans les dernières années de l'empire quelques chansons prosaïques circulèrent manuscrites. Elles visaient certains scandales impériaux. Nous avons tous fredonné, dans notre prime jeunesse :

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir...

Et aussi l'érotique légende des cuirassiers de l'avenue Marbeuf, surpris avec des fleurs dans les cheveux, en robes de femmes, causant avec les grands dignitaires de l'empire.

L'impératrice,
Leur protectrice,
Les avait fait cuirasser par devant...

Il y eut aussi une parodie de la *Femme à barbe* qu'on chantait volontiers à Sainte-Pélagie en 1865 :

Jules Simon y disait...

C'est moi qui fais les boniments
Sur l'avant-scène de la baraque,....

Cette chanson, très violente, était dirigée contre les anciens cinq, qui déjà commençaient à perdre leur popularité. Le siège eut sa chanson aussi et certes elle ne fut pas la plus mauvaise de toutes celles que les passions politiques ou les événements politiques firent naître. Cette chanson du *Sire de Fische-ton-Khan* demeurera comme l'histoire populaire de Napoléon III, le guerrier fantoche et ce diplomate somnolent qui passait son temps à "rouler sa cigarette, car il ne pouvait plus rouler que cela".

Sous la République, la chanson a émigré de la politique à la fantaisie, aux extravagances réalistes, aux divagations macabres. Thiers, Mac-Mahon échappèrent à la satire chantée. Tout au plus le président Grévy fut-il l'objet de deux ou trois chansons ironiques. La plus connue, repro luite ces jours-ci encore par un journal très parisien, a pour auteur Jules Jony. Elle est assez élogieuse au foud pour "Grévy la Jurassique", ne lui reprochant que ses goûts économes, son ménage modeste, sa pitié pour les criminels et son talent au billard, jeu auquel, dit le chansonnier, on ne perd pas cinq milliards.

Une autre chanson plus vulgaire de forme fut composée sur les hôtes de l'Elysée. Elle se chantait joyeusement sur l'air de la *Famille Bidard* :

Des gens ravis,
C'est le père Grévy,
Grévy frère, Grévy fille,
Bref ! on peut dire de c'te famille
Des gens ravis,
C'est les Grévy !

La chanson n'est pas toujours bonne prophète. En somme les événements récents n'ont pas éveillé la verve des poètes populaires. Les productions ineptes qui ont pullulé depuis ne sont intéressantes que par le titre, et encore ! La liberté presque absolue, on pourrait dire la licence, dont jouit la presse en ce moment ont coupé les ailes à la chanson. Elle se traînera désormais dans les ruisseaux ou s'égarera dans les sentiers perdus de la fantaisie ; elle ne servira plus d'arme aux partis. La chanson politique a vécu, et le mot de Chamfort n'a plus de raison d'être depuis la République : "La France est une monarchie tempérée par des chansons".

En Alsace, deux soldats allemands passent devant un champ qu'un paysan est en train de semer.

—Sème toujours, dit l'un des soudards quand ton grain sera mûr, c'est nous qui le mangerons.

—Ça n'a rien d'impossible, répond le laboureur ; c'est de l'avoine.

On ménage son crédit, son argent, ses amis, la faveur des grands, et l'on prodigue le temps dont la perte est irréparable.